malavida PRÉSENTE

SÉLECTION CINEMED 2017 ARRAS FILM FESTIVAL 2017

PRIX SPÉCIAL DU JURY FESTIVAL DE CANNES 1967

LUMIÈRE 2017 GRAND LYON FILM FESTIVAL

FESTIVAL DE CANNES CANNES CLASSICS SÉLECTION OFFICIELLE

PRIX FIPRESCI FESTIVAL DE CANNES 1967



J'ai même rencontré des TZIGANES HEUREUX

un film d'Aleksandar Petrović

AVEC OLIVERA VUČO, BEKIM FEHMIU, BATA ŽIVOJINOVIĆ, GORDANA JOVANOVIĆ

SCÉNARIO, RÉALISATION : ALEKSANDAR PETROVIĆ PHOTOGRAPHIE : TOMISLAV PINTER MONTAGE : MIRA MITIĆ

ARRANGEMENTS MUSICAUX : DUSAN RADETIĆ DÉCORS : VELJKO DESPOTOVIĆ PRODUCTION : AVALA FILM

adfp SDI CNC malavida

J'ai même rencontré des tziganes heureux

(Skupljači perja)

Un film d'Aleksandar Petrović

Yougoslavie - 1967 - 82 mn - 1.66 - couleur - VOSTF - Visa n° 33552

Restauration argentique : Archives yougoslaves – restauration numérique : Titra Film

avec **Olivera Vučo - Bekim Fehmiu - Bata Živojinović - Gordana Jovanović**

Scénario, réalisation : Aleksandar Petrović **Photographie :** Tomislav Pinter
Montage : Mira Mitić **Arrangements musicaux :** Dusan Radetić
Décors : Veljko Despotović **Production :** Avala Film

De nombreux Tziganes vivent dans la vaste plaine de la Voïvodine, en Serbie, où ils exercent de petits métiers. Vivant de son commerce de plumes d'oie, Bora, jeune et insouciant, se veut libre mais il est marié à une femme plus âgée.
Il rencontre Tissa, une jeune sauvageonne, et s'éprend d'elle. Mais Mirta, beau-père de Tissa, déjà son rival en affaires, devient aussi son rival en amour.

Coup de poing et coup au cœur, ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** est une plongée sans concession dans un univers beau et dur qui saisit la vie d'un peuple, profondément épris de liberté et de musique, dans toute son intensité.
Les choix de mise en scène de ce grand film sur les Tziganes résonnent toujours aujourd'hui sur l'image de ce peuple.
Distribué par Claude Lelouch en 1967 et invisible depuis, ce film mythique d'un réalisateur devenu mythique, est enfin de retour sur les écrans français dans une superbe copie restaurée !



PRESSE ET DISTRIBUTION MALAVIDA
presse.malavida@gmail.com
prog.malavida@gmail.com
6 rue Houdon, 75018 Paris
Tel : 01 42 81 37 62 - Fax : 01 42 81 37 32



« Le film ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** vous présentera la vie des tziganes telle qu'elle est. Ce film n'est pas romantique – il est rude et beau, tel que la vie des Tziganes. Les chansons que vous entendrez dans ce film, vous les entendrez pour la première fois, car ce sont des chansons des Tziganes de Voïvodine, peu connues. Dans leur vie la réalité est liée à la fantaisie – ce sont des hommes libres… ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** est le premier film dans lequel les Tziganes parlent leur langue. La plus grande partie des rôles est interprétée par de vrais Tziganes - ils ne jouent pas dans ce film c'est leur film. Ils jouent, pour ainsi dire leur propre destinée. » **Aleksandar Petrović**

Anecdotes



Aleksandar Petrović aimait répéter qu'il était malchanceux.

Grand Prix du Jury à Cannes en 1967, ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** rate d'un cheveu la Palme d'or, provoquant le départ outré de Claude Lelouch du jury, rate d'un cheveu l'Oscar du meilleur film étranger à tel point qu'il fut « décerné » à Petrović un Oscar pour ***Des trains étroitement surveillés*** du Tchèque Jiří Menzel !

En effet, lors de l'annonce de l'Oscar, Aleksandar Petrović était à table, entre autres personnalités du monde du spectacle, avec Gregory Peck, Président des Academy Awards et sa femme. Au moment de la distribution de l'Oscar du meilleur film étranger pour l'année 1967 (en 1968) il entend : « et l'Oscar est remis à Aleksandar Petrović pour « ***Trains étroitement surveillés*** » (Tchécoslovaquie) ».

Il se lève en même temps que Jiří Menzel, le metteur en scène de ce film, pour se rendre sur l'estrade. Il y avait une confusion car ce n'était pas ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** qui était annoncé. Grand embarras et excuses du présentateur pour l'erreur. C'est bien Jiří Menzel qui a eu l'Oscar. La Tchécoslovaquie venait d'être occupée par les Russes. Gregory Peck a expliqué à Petrović que la liste des gagnants était arrêtée depuis un bon moment, et que c'était lui qui aurait dû avoir l'Oscar mais que la politique étrangère était plus importante que le film.

Claude Lelouch raconte le jour où il a démissionné du Jury cannois

Pour découvrir la vidéo, scannez le flash code !
(application gratuite : QR scanner)

Propos recueillis à Cannes en 2016 par Alain Grasset pour *Le Parisien*

A propos de la chanson « Djelem Djelem »

En 1964, pendant le tournage de son court-métrage ***Procès verbal***, Aleksandar Petrović entend la chanson tzigane « ***Djelem Djelem*** » jouée par une famille de musiciens d'origine hongroise, les Lakatoch et s'en sert d'accompagnement musical de son film. Cette chanson connaît alors un énorme succès avec ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** et peu après la sortie du film les Roms la choisissent comme hymne. Jusqu'à la fin de sa vie, lorsque Petrović entrait dans un des nombreux cafés ou restaurants de Yougoslavie où il y avait un orchestre tzigane, on le reconnaissait et immédiatement l'orchestre jouait « ***Djelem Djelem*** ».



Improvisation du célèbre tzigane Chandor Lakatoch « *Djelem, Djelem* » :

J'ai erré le long des chemins
Des chemins, de longs chemins.
Ils ont battu mon père, oh ma mère,
Ils m'ont jeté dans l'eau froide.
Oh ma mère qu'as-tu fait de moi ?
Tu as laissé tes enfants orphelins,
Deux sont morts un erre sans fin.
Oh mère, qu'as-tu donc fait ?
Tu m'as laissé seul sur les routes,
Pauvre de moi ma mère.
J'ai erré le long des chemins.
J'ai même rencontré des Tziganes heureux.

Olivera Vučo

Actrice, chanteuse et écrivaine, Olivera Vučo (aujourd'hui connue sous le nom d'Olivera Katarina) est l'une des plus grandes stars du cinéma yougoslave des années 60 et 70 principalement connue pour son rôle de chanteuse de café dans ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** d'Aleksandar Petrović.
Elle marque durablement les esprits avec son interprétation de la chanson « ***Djelem Djelem*** », considérée comme l'une des plus belles. Lors de la présentation à Cannes du film, Olivera Vučo a chanté aux côtés de Nana Mouskouri et de Dionne Warwick à l'occasion de la clôture du Festival. Véritable chanteuse star dans son pays, elle excelle dans différentes langues et différents genres, allant de la musique traditionnelle serbe ou tzigane à la musique pop.
Elle avait impressionné Bruno Coquatrix qui l'invita à chanter à l'Olympia.
Elle y tiendra l'affiche 72 jours et fit la une des journaux.

Bekim Fehmiu

Bekim Fehmiu est un acteur d'origine albanaise né à Sarajevo en 1936.
Diplômé de l'Académie d'Arts dramatiques de Belgrade, il joue au théâtre et au cinéma dès les années 60, mais c'est son interprétation du rôle de Bora dans ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** qui lui apporte la consécration. Il est choisi pour jouer le rôle d'Ulysse dans ***L'Odyssée***, une superproduction italienne, réalisée par Franco Rossi en 1968, faisant de lui une icône.
Engagé aux côtés d'Olivia de Havilland et de Charles Aznavour dans ***Les Derniers aventuriers*** de Lewis Gilbert, il est, pendant la Guerre froide, le premier acteur de l'ex-bloc de l'Est à aller à Hollywood. Si sa carrière aux Etats-Unis n'est à la hauteur de ses attentes, il excelle dans les circuits art et essai européens – il parle et joue dans neuf langues dont le français, l'espagnol ou l'italien – et au théâtre qui reste son medium de prédilection.



Tziganes, je vous aime

Entretien avec **Aleksandar Petrović**

Aleksandar Petrović est l'une des grandes figures du cinéma yougoslave.
Il a remporté le prix spécial du Jury et le prix FIPRESCI au festival de Cannes en 1967 avec son film ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux***. Il parle aujourd'hui de ces « étrangers entre les étrangers ».

Pourquoi aimez-vous les Tziganes ? Comment êtes-vous allé à leur rencontre ?

Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'ai éprouvé de la compassion pour ces petits invalides que je voyais mendier sur les trottoirs, sales, vêtus de loques, pour ces jeunes mères accroupies la main tendue, leur bébé sur les genoux.
Aujourd'hui, la Serbie connaît un dénuement sans précédent : 30 % des Serbes sont à la limite de la famine. Par manque de médicaments, on en vient à attacher les malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques, où ils meurent de faim.
Les Tziganes serbes sont misérables entre tous. Jamais je n'ai vu autant d'enfants tziganes mis à la rue dès l'âge de quatre ou cinq ans. A dix ans, ils se postent aux carrefours pour nettoyer les pare-brises en échange de quelques sous, prêts à rire et à blaguer malgré tout. L'été, ils vont pieds nus, l'hiver presque pieds nus.
Confrontés dès leur plus jeune âge aux dures réalités de la vie, ils font preuve d'une maturité, d'une vivacité d'esprit que sont loin d'avoir les enfants de milieux plus aisés. Ils s'initient très vite aux subtilités du marché noir. Un marché qui prend de l'ampleur dans le chaos économique où se débat actuellement la Serbie.
Ils vendent de tout : essence pour voiture, hardes de toute espèce, papier hygiénique, cigarettes – importés de Roumanie. Depuis qu'elle a supplanté Trieste en tant que source d'approvisionnement, la Roumanie fait figure d'Eldorado du pauvre. Au fond des grands yeux noirs de ces enfants du vent et de la misère, je lis le mystère de leur origine. Personne ne sait exactement d'où viennent les Tziganes, mais ils forment un peuple à part entière, dont l'inaltérable sens de la liberté et de la musique m'a retenu près d'eux et m'a donné envie de réaliser mon film, ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux***.



« Oh mon Dieu, si tu m'incarnes encore une fois après ma mort
Laisse-moi être Tzigane
Laisse-moi choisir moi-même l'un des chemins
Celui de la joie qui fera de moi un homme heureux
Ou celui de la mort et une nouvelle rencontre avec toi »

Quel était le titre original de ce film ?

Le titre serbo-croate, *Les Ramasseurs de plume*, est plus évocateur pour nous, qui avons l'habitude de croiser sur les routes ces Tziganes transportant d'énormes ballots de plumes d'oie qu'ils revendent dans les villages.
Contrairement à ceux de Bosnie ou de Croatie, la plupart des Tziganes de Serbie sont sédentaires, sauf à l'est, près de la frontière roumaine et bulgare, où l'on peut rencontrer des nomades comme les derniers montreurs d'ours de Pozarevatz.
Au printemps, toute la famille s'entasse dans une guimbarde traînée par une maigre rosse pour faire le tour des noces et foires de village.



Vous dites qu'ils sont sédentaires. Où habitent-ils ?

Les habitations des Tziganes se trouvent en général à la sortie d'un village ou d'un bourg. A Belgrade, ils résident aussi dans certains ghettos du centre, occupés comme leurs pères aux travaux de voierie. Près des bourgs et des villages, ils paraissent mener une existence plus humaine qu'en ville, s'adonnant aux métiers traditionnels de ramasseurs de vieux métaux, vendeurs de plumes d'oie et – plus rarement de nos jours – forgerons ou petits commerçants. L'intérieur de leurs toutes petites maisons est peint à la chaux, alors que nous autres, Serbes, aimons décorer nos murs. Leurs façades, en revanche, sont bariolées de couleurs vives et de dessins pleins de fantaisie : leurs petites maisons semblent sortir d'un conte de fées… La vie que l'on y mène n'a rien de romantique, entre l'alcool, la misère et parfois aussi, malheureusement, la délinquance.
La hausse de la criminalité en Serbie est aujourd'hui fantastique. Alors que les Tziganes ne formaient que 2 % de la population serbe, un délinquant sur quatre est tzigane. Pourtant, on peut dire qu'en Serbie les Tziganes sont mieux acceptés qu'ailleurs.

Les liens d'amitié entre Serbes et Tziganes sont tels qu'il a y peu, une vedette tzigane de la chanson a eu ce mot pour rire à la télévision de Belgrade.
« *Vous les Serbes, vous devriez ériger un monument à la gloire des Tziganes, car il n'y a que nous, maintenant, qui vous aimons encore !* »
Il pensait bien sûr à cette terrible et sale guerre qui ravage certaines régions de l'ancienne Yougoslavie. La bienveillance des Serbes à leur égard n'améliore en rien leur condition, puisque le mot Tzigane désigne aussi bien l'appartenance à un peuple qu'un niveau social : le plus bas.
Lorsque l'un d'eux obtient le titre de médecin ou d'avocat à force de ténacité, il n'est plus un Tzigane pour personne, même pour les siens !

Vous pensez que la langue tzigane constitue une véritable barrière ?

En ce qui concerne la langue, le problème est d'autant plus aigu que, d'une part, leur langue ne connaît pas d'alphabet et que, d'autre part, ils s'expriment mal dans leur langue d'adoption. Certains nationaux vont jusqu'à prétendre qu'ils sont incapables d'assimiler une langue quelconque – ce qui est évidemment faux !
Ils parlent d'abord leur propre langue, bien qu'elle se diversifie en de si nombreux dialectes que, parfois, certains Tziganes dispersés dans le monde ont le plus grand mal à se comprendre entre eux.
En fait, tous sont bilingues, puisqu'ils pratiquent aussi la langue de leur pays d'accueil.

Sont-ils normalement scolarisés ?

Dans les écoles serbes, macédoniennes, slovènes ou autres, les enfants tziganes reçoivent une instruction dans une langue qui n'est pas la leur.
Ils ont donc un handicap par rapport aux autres. Par ailleurs, leur langue maternelle, de tradition orale, ne connaît pas l'écriture, et c'est dans cette langue qu'ils s'expriment au sein de leur famille. Enfin, leurs instituteurs ont parfois à leur égard une attitude empreinte de racisme.



Les Tziganes ne sont pas arrivés dans les Balkans en même temps que les Turcs. Dans les manuscrits serbes du 11e siècle, on parle déjà des Tziganes. Les turcs n'ont occupé le sud-est de l'Europe que trois cents ans plus tard.
Un demi-million de Tziganes, environ, peuplent des régions de l'ex-Yougoslavie. Mais les Tziganes ne se déclarent pas comme tels lors des recensements. Ils prennent la nationalité du peuple parmi lequel ils vivent.

Des chiromanciens capables de recréer le monde

Il y a peu, un pédagogue-sociologue a tenu à démontrer dans un article paru à Belgrade que les enfants tziganes sont intellectuellement inférieurs aux autres et que, dans une classe normale, ils freinent les progrès des élèves. A l'appui de sa « thèse », il a plaidé pour des classes et des programmes spéciaux, adaptés au « niveau d'intelligence » des enfants tziganes. Voilà encore le genre d'absurdités que l'on peut entendre à l'endroit des Tziganes ! Il serait peut-être bon de faire suivre aux enfants des cours spéciaux, sans les séparer de leur classe, afin de les perfectionner dans la langue nationale. Sinon, comment espérer les voir sortir de leur misère ?

Connaît-on bien leur culture ?

La mythologie des Tziganes, transmise oralement de siècle en siècle, est d'une grande richesse symbolique, leur poésie est irréelle, ou plutôt surréelle, tissée dans la matière des rêves.
Bien que la langue tzigane, ou plutôt les langues tziganes, n'aient laissé aucune trace écrite – et sans trace écrite, la vie et l'histoire d'un peuple sont voilées par les nuages du passé – la tradition orale sait rendre présents à l'esprit des Tziganes les épisodes les plus dramatiques de leur histoire. Il existe en Serbie des familles entières de Tziganes musiciens. L'une des plus connues étant celle des Lakatosh, dont une branche vit en Hongrie, l'autre en Serbie. J'ai même rencontré Mikhaïlo Lakatosh dans un petit village perdu au nord de la Serbie. Il chantait l'une de ses chansons, « ***Djelem Djelem*** », qui, après avoir été révélé par mon film, est devenue l'hymne du peuple tzigane : « *J'ai erré par des chemins sans fin / J'ai même rencontré des Tziganes heureux / Oh les Tziganes, oh, les hommes…* »
Dans la langue tzigane, le mot Rom veut aussi dire « homme ». Tout non Tzigane est désigné du terme de *Gadzo* : « étranger ».

Toujours à l'étranger

Si la vraie mesure de ce qui est humain, est le degré de liberté que l'homme réussit à conquérir dans cette vie, alors les Tziganes sont vraiment des hommes – des Roms. Les Tziganes aiment l'argent comme tout le monde. Mais ils ne sacrifieront jamais un plaisir immédiat – un instant de vie intense – à quelques pièces d'or. Leur attachement à la liberté n'est pas un choix rationnel, il fait partie de la nature. Il est viscéral. Il rend éblouissante leur sombre vie mêlée de joie et de douleur. L'euphorie que suscite un sentiment de liberté sans frein peut mener au crime atroce. Le héros tzigane de mon film, qui refuse de rendre compte à quiconque de ses actes, est un personnage dostoïevskien. Avant d'accomplir son crime, il n'en envisage pas les conséquences. Il ne se dit pas, par exemple : « Il ne faut pas que je tue, sinon je ferai dix ans de prison. » Non. Il va jusqu'au bout de son geste meurtrier, tout en sachant qu'il court à sa perte. Un peu plus tard, il regarde en famille la télévision, puis embrasse soudain ses enfants, prend son chapeau et s'en va. C'est fini. Il est passé dans un autre monde.
Face à ce fugitif sentiment de puissance, grâce auquel il passe de « l'autre côté » de la morale sociale, son intérêt personnel a peu de poids. Il est prêt à sacrifier sa vie pour une liberté totale, à travers laquelle il peut confirmer sa personnalité.



Aleksandar Petrović, cinéaste français d'origine serbe, a également réalisé ***Le Maître et Margueritte*** (1972), primé au Festival de Venise, et ***Portrait de groupe avec dame*** (1977). Son dernier film ***Migrations***, n'est pas encore sorti dans les salles mais a été projeté au « Festival des étonnants voyageurs » à Saint Malo en mai 1993.

Entretien avec Alexandre Petrović publié dans Le Courrier de l'Unesco en 1994.

Aleksandar Petrović, Repères bio-filmographiques

« Figure de proue de la nouvelle vague yougoslave avec ***Trois*** (1965), récompensé à Cannes et fêté dans le monde entier pour ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux***, primé à Venise avec le ***Maître et Marguerite***, Alexandre Petrović est la principale figure du cinéma yougoslave... », Jean-Michel Frodon dans *Le Monde*.

Né à Paris en 1929, Aleksandar (Sacha) Petrović s'est toujours considéré cosmopolite, non pas par ses origines, serbes, mais par les liens très forts de ses ancêtres avec la France. Adolescent, il se passionne déjà pour la lecture et l'écriture. En 1947, son frère aîné meurt, tout comme son petit frère douze ans auparavant. Malgré la tragédie qui frappe sa famille, il passe l'examen du bac avec succès et part à Prague pour s'inscrire à l'Académie du Film (FAMU), mais en 1948 il est obligé d'interrompre ses études pour des raisons politiques (la résolution de l'Informbiro et les désaccords entre la Yougoslavie et l'URSS) et rentre à Belgrade. Trois mois après, son père meurt d'une crise cardiaque. Se sentant responsable de sa famille il débute comme assistant metteur en scène, puis comme metteur en scène et scénariste. Il poursuit ses études à la Faculté de Philosophie de Belgrade et obtient un diplôme en Histoire de l'Art. Il obtient une bourse au début de l'année 1955 pour passer six mois en France où il rencontre notamment Luis Buñuel.
Il écrit plusieurs scénarios, dont ***Entre le ciel et le marais*** (*Let nad močvarom*) qui représente la Yougoslavie pour la première fois au Festival de Cannes.
Auteur complet, il travaille depuis 1958 sur le scénario, les dialogues, le choix de la musique et de la mise en scène évidemment de tous ses films, mais il a aussi signé d'innombrables textes dans le domaine du cinéma, de l'art, de l'esthétique ou de la littérature.
Il ébranle la cinématographie yougoslave (socialiste) avec les films ***Elle et Lui*** (*Dvoje*, 1961), sélectionné à Cannes, et ***Les Jours*** (*Dani*, 1963), comptant parmi les premiers films intimistes n'étant pas des films de propagande. Aleksandar Petrović est considéré par la presse occidentale comme « le porte-parole du nouveau cinéma en Yougoslavie ». A la fin des années soixante, d'autres réalisateurs yougoslaves ont traité de sujets intimistes, préférant le quotidien au passé et à la propagande communiste, ce qui déplaisait beaucoup aux autorités.
C'est l'époque de la « vague noire ».





Le nouveau regard de Petrović dérange, la presse yougoslave parle de décadence capitaliste et de connivence avec l'Ouest. Ne s'attendant pas à tourner facilement un autre long-métrage, il revient à des films documentaires, ***Procès-verbal*** (1964, *Zapisnik*), ***Kermesses*** (1965, *Sabori*) et des courts-métrages qu'il traite avec une modernité poétique. Il est ensuite nommé en 1962 professeur à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade où il tient la chaire de mise en scène.



Aleksandar Petrović trouve l'inspiration de son troisième film de fiction ***Trois*** (*Tri*, 1965) dans un recueil de contes de l'écrivain yougoslave Antonije Isaković. A l'opposé de la glorification du patriotisme contre l'ennemi nazi, thème préféré du cinéma yougoslave de ces années-là, Aleksandar Petrović s'attache à dénoncer l'horreur et l'absurdité de la guerre. Avec ce film au succès mondial, il est invité dans tous les grands festivals et rafle les grands prix aussi bien dans son pays qu'à l'étranger. ***Trois*** est sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger de l'année 1966.

Immédiatement célébré par la critique, Aleksandar Petrović devient avec ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux*** (*Skupljači perja*, 1967), un réalisateur de renommée internationale. Il a choisi de « peindre », avec une palette riche en couleurs (c'est son premier film en Technicolor), la vie des Tziganes de la Voïvodine. C'est le premier film qui aborde la question de l'existence des Tziganes dans la société et dans la vie et où ils parlent leur propre langue. La majorité des rôles est interprétée par de vrais Tziganes.

Bien qu'inspiré d'un fait divers et des ***Possédés*** de Dostoïevski, Petrović découvre que le sujet et les éléments qui rentrent dans la construction du film ***Il pleut dans mon village*** (*Biće skoro propast sveta nek propadne nije šteta*, 1968) sont en fait le produit de l'actualité politique et sociale du moment.

Aux antipodes de ***J'ai même rencontré des Tziganes heureux***, ***Il pleut dans mon village*** dévoile le problème de la liberté dans un monde sans liberté, encadré par les traditions, les mœurs et les restrictions de genre social et psychologique.
Le film a été présenté en sélection officielle à Cannes, primé au festival de Pula, mais a été retiré du répertoire en Yougoslavie, dès sa sortie dans les salles, de toute évidence pour raisons politiques.
Petrović ne pouvait pas espérer trouver un producteur yougoslave pour soutenir son nouveau projet : une adaptation du ***Maître et Marguerite*** de l'écrivain russe Mikhaïl Boulgakov. Le film est produit par des Italiens, avec la participation des Yougoslaves. Extrêmement apprécié dans les pays d'Europe de l'Ouest et aux Etats-Unis, ***Le Maître et Marguerite*** a reçu de nombreux prix comme le Lion d'Argent au Festival de Venise de 1972, le Hugo d'Argent au Festival de Chicago ou le Prix de la Biennale de Vienne. Après avoir raflé trois grands prix au festival de Pula (Yougoslavie) ***Le Maître et Marguerite*** est présenté au public de Belgrade. Il est qualifié de film anticommuniste. Deux jours après le début de la distribution en salle, le coproducteur yougoslave l'interdit. C'est le début d'une longue période de répression qui touche le milieu de la culture.
Aleksandar Petrović est accusé de crime contre l'Etat et contre le Peuple.
Le prétexte futile est l'affaire ***Plastični Isus*** (*Jésus en plastique*), film réalisé par son étudiant Lazar Stojanović. Petrović a autorisé son étudiant à présenter son film de fin d'études au jury à condition de supprimer les passages s'attaquant à Tito et à son régime. Condamné à un an de prison, l'élève – dont le jury de l'Académie lui a attribué la meilleur note – n'a pas suivi le conseil de son professeur.
Le film est visionné par les autorités et jugé d'une extrême provocation politique, Aleksandar Petrović est renvoyé de l'Académie du cinéma en 1973 et son passeport lui est confisqué. Il rentre alors dans une période de disgrâce en Yougoslavie qui durera dix-huit ans. Ce n'est que dans les années 90 que le Tribunal lui donnera officiellement raison en concluant qu'il s'agissait d'une « inacceptable disqualification politique » et son statut d'enseignant sera rétabli.



Dès la parution du livre ***Portrait de groupe avec dame*** du Prix Nobel de littérature Heinrich Böll, Aleksandar Petrović prend une option sur les droits d'adaptation. L'écrivain, après avoir visionné ***Le Maître et Marguerite***, accepte de collaborer avec lui sur le scénario. Aleksandar Petrović dirige aux côtés de Romy Schneider des acteurs de renommée internationale comme Michel Galabru, Brad Dourif et d'excellents acteurs yougoslaves et allemands.

Portrait de groupe avec dame a représenté l'Allemagne au Festival de Cannes en 1977. Tout en résidant à Paris Aleksandar Petrović maintient des liens avec Belgrade mais tous les scénarios qu'il propose aux producteurs yougoslaves lui sont systématiquement refusés. Il monte deux pièces de théâtre, d'après des romans de Boulgakov : ***Cœur de chien*** en 1979 et ***Le Maître et Marguerite*** en 1982.
En 1987, Aleksandar Petrović tourne ***Migrations*** (*Seobe*), film inspiré du célèbre roman de l'écrivain serbe Miloš Tsernianski (Prix du meilleur livre étranger en France de l'année 1986). Il dirige Isabelle Huppert, Richard Berry et Avtandil Makharadze, l'acteur géorgien du ***Repentir*** de Tengiz Abuladzé, qui forment le trio central de l'histoire. Travaillant sur ce projet depuis 1957, c'est une double réalisation spectaculaire : un long métrage de cinéma sur la première partie de l'œuvre et une série télévisée en huit épisodes pour la deuxième partie.



Aleksandar Petrović a été un des premiers intellectuels à s'opposer à Slobodan Milošević. Il a fondé le parti libéral au début des années 1990, dont il est resté vice-président jusqu'à sa mort. Il se voulait « libéral-démocrate » et s'opposait aux excès nationalistes et à la guerre. Trois semaines avant la première de ***Migrations*** en Yougoslavie, il décède à Paris en 1994 des suites d'une tumeur au cerveau.
A la sortie du film à Belgrade en 1994, le régime de Milošević était persuadé que le film serait une bonne propagande pour les Serbes mais dès qu'ils se sont aperçus que ce n'était pas le cas, il a été retiré des salles. Le Festival de films d'auteurs de Belgrade (FAF) a été créé en 1995 en l'honneur d'Aleksandar Petrović dont le Grand Prix porte son nom.

Extraits de la biographie de Radmila Petrović Čvorić, 2013.
http://aleksandarpetrovic.org/france/biographie/



« Une beauté à la Rimbaud, convulsive et inimaginable ; une beauté d'éclair, de tonnerre, de soleil brûlant, de vie frénétique, de vérité, de chansons, de danses, de personnages passionnants, de rires qui éclatent, de voix, une folie douce et une folie furieuse, beauté fabuleuse de ce film, beauté du film de notre art, de notre passion. »

LES NOUVELLES LITTERAIRES - Pierre Ajame

« L'éclatement violent des couleurs, la photographie des vieilles femmes ridées, fumeuses de pipes, l'explosion de la danse et du chant quand le soir tombe sur le paysage noyé et que les estaminets se remplissent, les piaillantes querelles de ménages privées ou publiques, la truculence d'un vieux moine qui vend le duvet de ses matelas, la ronde folle et obstinée des troupeaux d'oies parmi la symphonie multicolore des masures, voilà bien la poésie des apparences… La réussite plastique n'a pas tué la vie : c'est donc gagné. »

JEUNE CINEMA - Jean-Loup Passek

« La lutte dans le tas de plumes, les chansons tziganes, un amour brutal, le mariage célébré par un prêtre orthodoxe, la vie quotidienne, le travail et les distractions, les soucis et la liberté où on oublie tout sont combinés dans ce film naturel qui ne falsifie pas les coutumes, ne place pas la réforme et ne juge pas la société. Son nouveau film renforce sa réputation d'excellent metteur en scène régnant complètement sur ses thèmes. »

VARIETY - Gene Moskowitz

« Un grand et beau film, poétique, mélancolique, chaleureux, tendre, fort. Je m'excuse pour cette série d'épithètes, mais je pourrais en ajouter encore une vingtaine d'autres. Exact par le ton et les détails, et aussi magnifiquement vrai. Petrović a compris l'âme des Tziganes. »

LE NOUVEAU CANDIDE - Michel Aubriant

Grand Prix Spécial du Jury et Prix FIPRESCI de la Critique Internationale
FESTIVAL DE CANNES 1967

Nomination OSCAR du meilleur film étranger 1968
Nomination GOLDEN GLOBES - catégorie meilleur film en langue étrangère 1968
Nomination Meilleur film étranger par la « Hollywood Foreign Press Association » 1968

Grand Prix du meilleur film - Grand Prix de la mise en scène - Festival de Pula 1967
Prix Cabeza de Palenque - Xe Festival d'Acapulco, novembre 1967
Prix de la critique du meilleur film étranger 1967 - Tchécoslovaquie

Prix AURA pour le film étranger 1968 – société des cinéastes, producteurs et critiques / Finlande

Sélection - CANNES CLASSICS 2017
Sélection - Festival Lumière de Lyon 2017
Sélection - Festival CINEMED 2017
Sélection - Arras Film Festival 2017







Remerciements
Jugoslav Pantelić , directeur de la *Cinémathèque de Belgrade*
Radmila Petrović Čvorić, Jovana Gobin, Irena Bilitch, Titra Film

malavida